



# CHASSEURS DE TERRES

**SÉDENTARISÉS DEPUIS MOINS DE CINQUANTE ANS, LES 16 000 INDIENS INNUS DU NORD-EST DU CANADA NE VEULENT PAS DE L'ASSIMILATION. DÉCHIRÉS ENTRE UNE HISTOIRE MILLÉNAIRE ET LA RÉALITÉ AMÉRICAINE CONTEMPORAINE, LES INNUS S'ENFONCENT DANS LES BOIS POUR NE PAS SE PERDRE.**

On n'apprend pas à chasser le phoque dans les livres. Alors, régulièrement, des groupes de six élèves de l'école innu de Mingan, une ville québécoise paumée à 1000 km au nord-est de Montréal, partent en expédition dans une île du bras du fleuve Saint-Laurent. Ils sillonnent un archipel hérissé de menhirs bicornus pendant qu'un ancien leur apprend à imiter le cri de la femelle phoque afin de piéger un mâle. Du haut de leurs 12 ans, ils reviennent fièrement à la réserve avec leur chasse. Là, le grand-père à la ride rieuse leur enseigne l'art de dépecer. En 1997, les Indiens innus, généralement appelés les Montagnais par les Québécois, obtiennent le droit de prendre en charge l'éducation de leurs enfants. « Il y a quarante ans, ils étaient nomades, explique le directeur de l'école de la réserve. L'apprentissage se faisait par l'observation, ils n'avaient aucune obligation. Les enfants apprenaient suivant leurs envies et ils apprenaient beaucoup. Aujourd'hui, nous tentons de leur redonner envie au sein du système scolaire. » Un tiers des cours se déroule dans leur langue, leur histoire n'est plus ignorée ni leur culture dénigrée. Les travaux pratiques traditionnels comme les vacances de chasse à l'automne et au printemps sont jugés indispensables. La rentrée scolaire s'effectue donc à la mi-août. Cette adaptation du calendrier scolaire canadien permet à la nouvelle génération de raconter aux parents des récits de chasseurs, des histoires d'Innus.

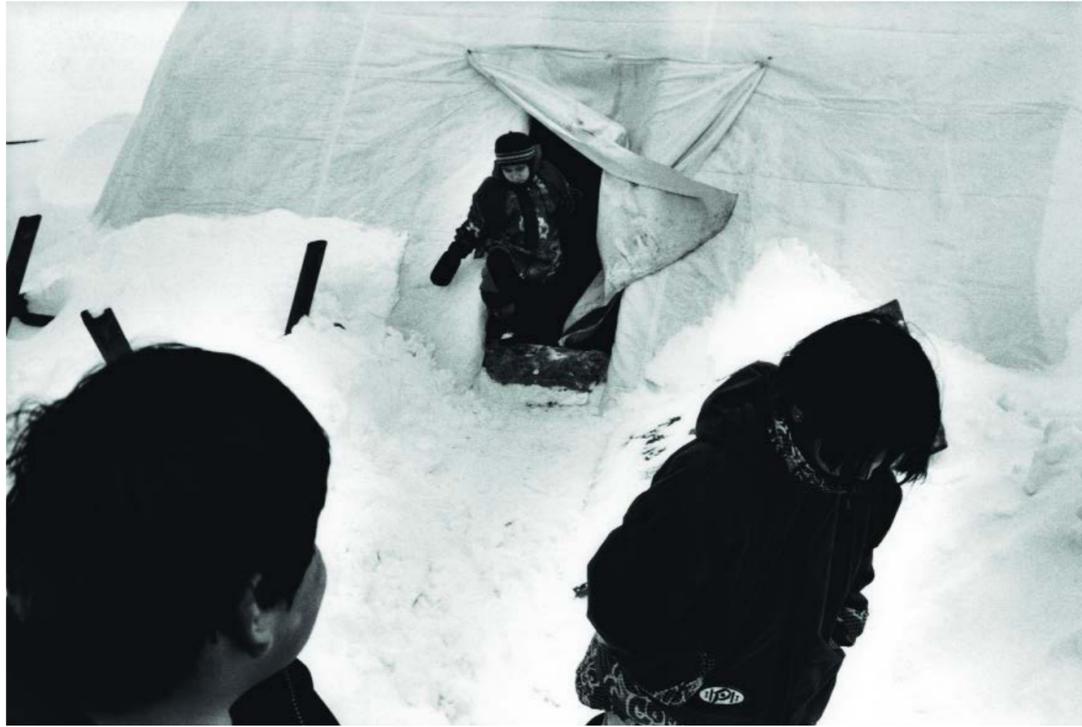
Jusque dans les années 50, les Innus vivaient de la

chasse, de la pêche et de la cueillette. Nomades, ils circulaient en groupes de familles dans les forêts du Nord-Est québécois et au Labrador, sur la trace des caribous. L'été, ils séjournaient au bord du Saint-Laurent. Puis les industries minières, forestières et hydroélectriques ont colonisé leurs terres, le Nitassinan. Les gouvernements canadien et québécois s'entendent alors pour les sédentariser. Les 16 000 Innus sont installés dans onze réserves disséminées sur la côte nord du Saint-Laurent et plus au nord, dans le Labrador. Chassés d'un territoire de 290 000 km<sup>2</sup>, ils doivent alors se partager à peine 300 km<sup>2</sup>. « Pour pouvoir exploiter nos ressources sans rien payer, le Canada a pris en charge le logement, la santé, la nourriture et même l'éducation, raconte Armand MacKenzie, avocat innu. Notre peuple autonome et autosuffisant est devenu entièrement dépendant de la société blanche. Les enfants ont été envoyés dans des pensionnats, coupés de leur culture et de leur langue. Sans identité ni valeur, ils se sont retrouvés totalement désarmés face à la culture américaine. Les réserves indiennes sont des ghettos abrutissants où règnent chômage, alcoolisme et violence. Dans la région de Sept-Îles, les autochtones représentent 12 % des habitants mais 65 % de la population carcérale. »

L'Innu du XXI<sup>e</sup> siècle se déplace en 4x4, s'adonne au bingo, mange des chips en jouant de la zapette. Il parle souvent innu mais surtout français au Québec, anglais au Labrador. A la maison, la croix catholique pendouille au-dessus de l'ordinateur et la malbouffe a remplacé le gibier dans la cuisine américaine.

Frédéric, 14 ans, s'est installé dans une famille du village après des problèmes d'insertion et de scolarité à Sept-Îles.

Quelquefois, le week-end, il part en forêt avec un ami pour chasser la perdrix. Un retour aux sources et à la tradition recherché par de nombreux adolescents qui ont perdu tout lien avec leur culture d'origine.



ci-contre

**Ulderic** accueille des enfants sous la tente traditionnelle pour une séance de contes et légendes innus. Les histoires sont chantées et accompagnées par un tambour. Il exerce de nombreuses activités afin de perpétuer la culture innue et transmettre la mémoire de son peuple.

page de droite

**Anne-Marie** est professeur d'innu à l'école Kanatamat. Elle enseigne la langue à de jeunes Indiens, mais aussi aux quelques rares enfants allochtones (blancs), qui souhaitent apprendre le dialecte local. En théorie, l'innu est la langue officielle, enseignée à l'école. Elle est écrite depuis peu, et a récemment été adaptée au vocabulaire moderne. Pourtant, l'essentiel des cours s'effectue en français et la pratique de l'innu a tendance à se perdre chez les nouvelles générations. Les professeurs se sont en majorité portés volontaires pour venir travailler à Schefferville, sans être indiens eux-mêmes.



En 1999, le Comité des Nations unies pour les droits de l'homme condamne le Canada pour sa politique d'extinction des droits indigènes. La même année, l'association de défense des peuples premiers, «Survival», publie un rapport alarmant intitulé «Un Tibet au Canada, la mort programmée des Innus». «Les Innus, comme les Tibétains, sont en train de mourir, constatent les auteurs. Il n'est pas besoin de leur tirer dessus, leur taux de suicide est le plus élevé du monde.» Moins fatalistes, les Innus organisent la lutte contre l'assimilation. «La pire invention pour les autochtones, c'est le congélateur: quand on peut garder la nourriture, il n'y a plus besoin de partager, raconte Robert, psychologue au centre de réadaptation pour alcooliques de la réserve de Maliothenam. Les fondements de la société innu reposent sur le respect de la nature, l'absence de gaspillage et le partage. Nos valeurs, notre force et notre spiritualité sont dans la forêt.» Il faut donc partir. Le conseil de bande de la ville de Mingan a été précurseur dans l'organisation de «séjours de trappes». Des anciens sont formés pour encadrer des bénéficiaires du Bien-Etre Social (le RMI québécois) dans les vastes forêts enneigées durant trois mois. L'idée a gagné toutes les réserves.

Ces séjours commencent parfois à l'ancienne, en remontant les rivières sur des canots. Mais, l'hydravion est généralement la première étape vers les ter-

res du nord. Puis embarcation et matériel sont chargés sur des traîneaux à bras. Pour éviter de brouiller, les empreintes et l'atmosphère, la motoneige est proscrite. Pour gagner le cœur du Nitassinan, les raquettes en boyau de caribou restent très utiles. Les groupes comptent jusqu'à 25 personnes, ils établissent un camp fixe puis gravitent autour suivant l'intuition des meilleurs chasseurs. Dans la culture innue ce n'est pas l'homme qui tue l'animal mais la bête qui s'offre à lui. Pour maintenir cette relation, il faut veiller à la bonne entente entre les individus, en cas de chicane, les animaux se retirent. Vis-à-vis du gibier, il y a des

**La pire invention pour les Indiens, c'est le congélateur: quand on peut garder la nourriture, il n'y a plus besoin de partager.**

règles à suivre, de la mise à mort jusqu'au moment de manger et de disposer les restes. Cette philosophie ne se véhicule que pendant la chasse, là où l'eau de la rivière est encore potable. Les aînés racontent des légendes fondatrices. Les femmes font le pain. Les hommes coupent le bois. Les enfants regardent et écoutent les adultes. Ils apprennent ainsi à vérifier le sens du vent et à marcher silencieusement pour approcher le caribou. Ils posent des pièges, relèvent des casiers... Ils découvrent même comment parler aux animaux. Bref, ils s'imprègnent de l'identité de



ce peuple où l'homme acquiert prestige et respect en trouvant de la nourriture et en la partageant. Incompétents en forêt, inadaptés en milieu urbain, les 20-30 ans n'ont pas bénéficié de ce retour aux sources. La génération suivante tombe en pleine réappropriation de la culture et retrouve une certaine fierté. L'échange va se faire à l'envers. A 30 ans, Viviane a eu un déclic. « Quand j'ai expliqué que je voulais accoucher dans la forêt, sous une tente,

**« Quand j'ai expliqué que je voulais accoucher dans la forêt, sous une tente, mes amis m'ont traitée de folle. Moi j'en avais besoin. Une aînée m'a assistée, ça a été très beau. Je me sens bien dans la forêt, j'aime marcher dans la neige. »**

mes amis m'ont traitée de folle. Moi j'en avais besoin. Une aînée m'a assistée, ça a été très beau. Je me sens bien dans la forêt, j'aime marcher dans la neige. En ville, dans la réserve, je suis envahie par les soucis, je m'inquiète pour mes enfants, je me demande comment je vais m'en sortir. Dans les bois, tu n'arrêtes pas du matin au soir mais sans stress. J'y ai retrouvé le sommeil. Si tout le monde connaissait ça, nous vivrions en harmonie. Aujourd'hui, nous

vivons une vie qui n'est pas du tout la nôtre. »

Viviane et son mari, Gilbert, veulent retourner habiter et travailler sur leur territoire en créant « un corridor entre le passé et le présent ». Leur projet : faire découvrir aux voyageurs la vie à la manière des Innus au cœur du Nitassinan. « Il faut être réaliste, on ne va plus vivre comme nos anciens, dix mois de l'année dans les bois. Notre projet d'écotourisme est une manière d'entretenir notre culture, nos valeurs, nos traditions tout en

nous développant. Pour que le gouvernement n'empiète plus sur nos terres, nous devons les occuper. Si nous montons notre structure, nous pourrions dire : "Nous avons besoin de cet espace, nous y sommes, nous y travaillons." Nous voulons protéger nos terres mais aussi faire goûter nos mets, échanger nos savoirs et apprendre aux gens qui sont les Innus, leur mode de pensée et de vie. Nos traditions disparaissent avec nos aînés, nous devons organiser la relève. »

de l'air



ci-dessus

A Schefferville, la cour de récréation est enneigée dix mois sur douze. Au cœur de l'hiver, quand la température descend en dessous de -40 °C, l'école ferme ses portes pour raison de sécurité. En cas de tempête, le court trajet de la maison à l'établissement peut s'avérer dangereux.

### SCHEFFERVILLE, LA CAPITALE DES INNUS

Schefferville est une ancienne mine située au nord de Sept-Iles au Québec, perdue au milieu d'un désert de neige. En 1982, le gouvernement québécois décide d'y cesser l'exploitation du fer et prévoit de raser les habitations. Schefferville compte alors 6000 habitants. Les Indiens innus, chasseurs, et traditionnellement nomades, refusent de quitter le site qui, au fil des années, est devenu leur camp de base. Certains d'entre eux ont participé à l'extraction du minerai et se sont petit à petit sédentarisés. Ils s'opposent aux bulldozers, obtiennent gain de cause et occupent aujourd'hui les dernières maisons encore debout. En 1997, seuls 600 Indiens, tous sédentarisés, vivaient encore à Schefferville. Aucune route ne mène à ce lointain village, dernier repaire innu au nord du Québec. On y accède par avion, ou une fois par semaine, en train après une longue journée de voyage à travers la steppe. Mat Jacob